

Paris, le 7 février 1886.

Messieurs,

Je ne saurais vous dire combien j'ai été touché de toutes les belles et encourageantes choses que vous avez bien voulu m'écrire. Je tremblais d'être resté au-dessous de ma tâche et d'avoir été insuffisant sur bien des points. Les renseignements dont je disposais sur votre personne et sur les circonstances qui avaient provoqué vos ouvrages, sont bien maigres. J'étais abandonné pour ainsi dire à moi-même, car je suis seul à Paris à vous lire; je courais donc le risque de me tromper plus d'une fois en appréciant un passage aussi profond et en présentant de ce passage une analyse plus complète que celles qui ont été faites jusqu'ici. Aussi votre lettre m'a-t-elle tiré d'une attente pleine de nouvelles appréhensions, et je tiens à vous envoyer sans retard l'expression de ma vive gratitude.

Si j'ai réussi en une certaine mesure à saisir et à rendre votre pensée, cela tient — vous le voyez —

à ce que ma vie a été une longue suite de catastrophes,
de naufrages et d'épreuves extraordinaires. De là des
sympathies très vives conçues a priori pour ceux qui
ont gémi comme moi sous les mêmes coups de l'adversité.
Etc.

Toutefois, le critique qui veut être juste n'a pas le
droit de se laisser absorber par ceux qui souffrent et
peuvent comme lui. Le poète peut ne rendre qu'un son;
le critique doit s'efforcer de comprendre toutes les notes de
tous les instruments dont jouent les artistes qui ont
attiré l'attention du public. J'ai donc tâché de rendre
justice non seulement aux pessimistes tels que vous,
mais encore aux optimistes tels que Maurice Hartmann
ou Josephine de Knorr. Vous pouvez, vous en louvainez en
parcourant les études qui concernent vos confrères, en
prose. Je n'ai eu tout ces charmes que vous trouvez,
un peu d'apurement à lire le reste de mon volume.

Je n'ai plus charmes encore et plus reconnaissant si
vous voulez bien me rendre le très grand service de
m'indiquer franchement les inexactitudes ou les erreurs
qui peuvent s'être glissées dans mon essai sur vous,

soit dans la partie biographique, soit dans la partie
littéraire. Je n'ai pas de me fier en m'indiquant
les tâches. Je ne puis compter sur un grand succès avec
mon livre, car il est plus facile de transplanter des mon-
tagnes que d'intéresser le public français aux productions
de la littérature étrangère; les satisfactions que donnent les
succès bruyants me sont donc refusées, et je serai
riant à elles que l'écrivain ou l'artiste trouvent
dans la contemplation du beau et dans l'effort qu'ils
font pour donner aux belles choses qu'ils ^{contemplant} ~~voient~~
qu'ils voient, une expression vraie d'elles. Je tiens donc à ce que
mon œuvre soit le moins imparfaite possible, et pour
cela il faut que répondis à ma franchise par une
franchise égale.

En vous remerciant à l'avance, je vous prie, Monsieur,
d'exprimer l'impression de mes vives sympathies et de
mon profond respect.

Alfred Marchand
34, boulevard de Clugny.
Paris

